

## L'excès de l'existence

Gilles Marcotte

---

Numéro 4, été 2004

Jean-Marc Fréchette

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2270ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Marcotte, G. (2004). L'excès de l'existence. *Contre-jour*, (4), 97–103.

# L'excès de l'existence

Gilles Marcotte

Je cherche une porte pour entrer dans la poésie de Jean-Marc Fréchette, et celle de la biographie, je ne sais trop pourquoi, s'ouvre d'elle-même. Non pas une biographie complète, mais les quelques informations disjointes que le poète laisse filtrer dans ses écrits. Des dédicaces, d'abord. Le premier recueil, *Le retour* (1975, Écrits des forges), est dédié à Sri Aurobindo; le deuxième, *L'altra riva* (1976, même éditeur), est dit « pour la Mère », autrement appelée Meera. (Mère, ou Meera, nous l'avons rencontrée dans le beau roman d'Yvon Rivard, *Les silences du corbeau*.) Dans *Le corps de l'infini* (1986, Tryptique), qui rassemble et souvent transforme des poèmes déjà parus dans les recueils précédents, l'expérience de l'Inde est encore attestée, par le rappel des noms de Sri Aurobindo et de Meera mais aussi par ceux, évocateurs d'une réalité plus intime et familière peut-être, de Balgur Venkat Reddy et de Lokas Shanti Shakti. Il n'est d'ailleurs pas étonnant de rencontrer, dans l'aura de ces inspirations et de ces amitiés indiennes, les noms d'Héraclite, de Dante (« *l'altra riva* »), de Jean l'auteur du quatrième Évangile, dont la lecture peut recevoir une inflexion ésotérique. Mais voici, dans *La sagesse est à l'orée* (1988, Tryptique), un nom qui tranche sur les séquences précédentes, parce qu'il nous ramène en Occident, « Prince Raymond de la Tour et Taxis ». On se souvient que Rilke (avec ses anges) fit d'assez longs séjours dans le château<sup>1</sup> de cette grande famille, et entretint

<sup>1</sup> Le château de Duino, qui avait déjà fait une apparition discrète dans *Le retour* : « Duino, automne 1971 ».

avec Marie de la Tour et Taxis une belle correspondance. Les lettres « I.M. » (*in memoriam*) donnent à penser que Jean-Marc Fréchette a connu le prince, au même titre que Balgur Venkat Reddy et Lokas Shanti Shakti, et ce renseignement ne laisse pas indifférent le lecteur curieux – trop curieux ? – que je suis. Les noms cités dans les premiers recueils de Jean-Marc Fréchette dessinent une trajectoire et suggèrent des effets de sens. L’Inde est là d’abord, toute-puissante, enchantée et exigeante à la fois, d’une spiritualité enveloppante ; puis peu à peu elle s’éloigne, et bien que le nom de Meera apparaisse encore dans *La sagesse est assise à l’orée*, la dédicace au prince semble dire un déplacement chargé de sens. On lit, à la dernière page : « Les poèmes de *La sagesse est assise à l’orée* – écrits en 1986 – achèvent *Le corps de l’infini* ».

Mais de toute évidence, la poésie de Jean-Marc Fréchette, dans le recueil subséquent, se transforme radicalement, à vue d’œil pour ainsi dire, quant à la forme et quant aux prétextes descriptifs. Voici enfin, dans *Le psautier des Rois* (1994, Arfuyen/Le Noroît), au lieu de quelques noms donnés en référence, sans explication, une véritable esquisse biographique : « Jean-Marc Fréchette est né à Sainte-Brigitte-des-Saults (Québec) le 6 mai 1943. Études de lettres à Montréal et à Paris. Voyages, notamment en Grèce, en Italie et en Inde. » De ces trois phrases, celle qui me frappe le plus, qui me semble dire l’essentiel, est la première. Je me garde bien de chercher, sur une carte du Québec, où se trouve le village – oui, sans doute, un village – de Sainte-Brigitte-des-Saults. Je l’imagine petit, puisque je n’en ai jamais entendu parler, et à une très grande distance de Montréal, voire de Québec : le village essentiel, *en tant que tel*, défini moins par la géographie que par une option sur le monde, moins par sa réalité immédiate que par allusion à une forme d’orientation spirituelle. D’autre part, il faut noter que la date du récit biographique se distingue de celle qui s’inscrit au haut des poèmes. Celle-ci, privée de l’année, appartient au temps liturgique, et ne relève donc ni du temps cyclique ni du temps purement linéaire. Elle apparaît dans quelques poèmes du *psautier des Rois*, mais surtout elle envahira, proliférante, le recueil suivant, *La lumière du verger* (1998, Arfuyen/Le Noroît) : 15 août, 29 septembre, 18 octobre, 25 mars, 18 octobre... Ces dates, et les dernières paroles de sainte Claire citées en exergue, la dédicace du premier poème à François d’Assise, la photographie d’Assise reproduite sur la couverture, et combien d’autres signes qu’on ne saurait tous rappeler, disent avec insistance le temps qu’habite maintenant la poésie de Jean-Marc Fréchette, qui est celui d’un quotidien extrêmement humble, transfiguré par son inscription dans un cycle religieux. Insistons : le temps, le temps

historique, n'est plus aboli par le religieux, comme il l'était sous l'empire de l'hindouisme, mais il est au contraire justifié par l'autre religion, comme le dit la nouvelle biographie du poète, enrichie non seulement de dates mais de renseignements d'ordres divers, et conduisant à un événement décisif. Je souligne en italiques les ajouts : « Jean-Marc Fréchette est né à Sainte-Brigitte-des-Saults (Québec) le 6 mai 1943. Études de lettres à Montréal et à Paris, où il a vécu six ans. En 1967, il découvre l'enseignement de Sri Aurobindo, et séjournera plus tard deux ans à l'Ashram de Pondichéry (Inde). Il renoue avec le christianisme fin 1986. Nombreux voyages, notamment en Grèce, en Italie et en Israël. » (L'Inde remplacée par Israël...)

Il faut encore parler de la dédicace générale de *La porte dorée* (2002, Arfuyen/Le Noroît) à Rina Lasnier, un des seuls poètes québécois qui n'aient pas été effrayés par le langage religieux. Et celle, plus importante peut-être, de *La lumière du verger* au poète Robert Marteau, non seulement parce que celui-ci écrira un texte admirable en postface au recueil suivant de Fréchette, *La porte dorée*, mais parce que les derniers livres de Marteau, *Louange, Registre, Rites et offrandes*, constituent également une sorte de psautier, ou même, comme me le disait un ami, un bréviaire à lire jour après jour, fidèlement. Robert Marteau, de Paris maintenant, après avoir passé plusieurs années parmi nous, commence ainsi sa lettre à Jean-Marc Fréchette : « c'est loin de toi et, comme on dit, loin de tout, que je t'écris... » Ce « loin de tout », qui implique un éloignement par rapport aux injonctions de la poésie contemporaine, fait comprendre pourquoi l'œuvre de Robert Marteau, une des plus grandes de ce temps, n'est pas reconnue à son rang par le discours parisien. Celle de Jean-Marc Fréchette, aussi bien, commence à peine à être entendue, parmi les éclats de voix de la poésie québécoise actuelle.

Mais le « psautier » de Jean-Marc Fréchette n'est pas celui de Robert Marteau. J'ouvre *Rites et offrandes* à n'importe quelle page, et je suis saisi à la fois par la richesse d'une évocation terrienne et par une réflexion étonnamment explicite – dans un poème moderne !... – sur le monde et le sens qu'y poursuit le poème. Le monde poétique de Fréchette, dans *Le Retour* aussi bien que dans *La porte dorée*, est au contraire soumis à la loi de la légèreté, de l'élévation, de l'éblouissement. « ... Globe de chant, comme un fruit étoilé de nuit, ô livre tendre qui déchire le passé, souffle sur la forêt ennuagée des fastes de l'innocence... » Je lis ces quelques lignes dans *Le retour*, et ce qui se dit dans cette très belle prose annonce tout ce qu'écrira le poète, malgré la division évidente de son œuvre en deux volets.

Ainsi donc, au milieu des années soixante-dix, c'est-à-dire parmi l'effervescence de la poésie dite nouvelle, hostile à la signification, Jean-Marc Fréchette publie coup sur coup *Le retour* et *L'altra riva*, qui attirent l'attention de quelques lecteurs privilégiés mais ne provoquent pas un raz-de-marée dans la vie littéraire du Québec. On les relit aujourd'hui, dans la modeste toilette des Éditions des Forges, et l'on s'étonne devant la richesse et la sûreté de la langue, nourrie de lectures françaises contemporaines – ai-je tort d'y entendre des échos de René Char, d'Yves Bonnefoy? – ou plus anciennes – la forme du premier poème de *L'altra riva* évoque le « Dévotion » des *Illuminations* de Rimbaud, et le mot lui-même servira de titre à deux sections du recueil. C'est dire qu'on se trouve ici à des années-lumière d'un hindouisme décoratif. En fait, la plupart des images, sinon l'atmosphère, renvoient plutôt à l'héritage grec ou même romain. Et un décor bucolique, merveilleux se met en place – le village, les pâtres, le berger, les nymphes, les anges –, qui ne bougera guère au cours des développements ultérieurs de l'œuvre de Fréchette, même quand elle opérera la révolution formelle à laquelle on a fait allusion plus haut. C'est là, faut-il le dire, un décor fortement *convenu*, qui déporte la poésie de Fréchette du côté de l'abstrait, d'une non actualité, si l'on peut dire, presque absolue.

Je parcours le premier recueil, *Le retour*, et je copie paresseusement des phrases, des aphorismes d'une rare beauté. « Ces plaies qui nous ont guéris. » « Le fruit se rompt dans la distance. » « Ô lune, mêle nos larmes douces à la crinière des comètes, car ainsi commence l'âme. » « Ô ma vie ravagée de distance. » « J'erre dans l'immense nostalgie des bêtes. » « Le livre, oiseau de femme. » Aucune poésie n'est plus heureuse que celle de ce jeune poète, même quand elle évoque des plaies, des larmes, des ravages, car elle s'appuie sur une tradition de beauté – le mot même de beauté, avec ou sans la majuscule, revient souvent dans les deux premiers recueils –, qui est pour elle une garantie de vérité. Ce n'est pas un poète seul qui parle ici, mais la poésie plurielle, ancienne et nouvelle, dans laquelle il a trouvé sa demeure. Plus nombreuse, s'éloignant parfois de l'aphorisme pour s'épancher dans un discours plus passionné, plus varié, on oserait dire plus imprudente, comportant même des *leçons*, la poésie de *L'altra riva* s'aventurera à parler d'avenir, de la conviction ressentie d'être « bergers d'une terre nouvelle ». Mais on comprendra qu'une telle nouveauté n'est pas de l'ordre d'un quelconque progrès, plutôt d'un re-nouvellement, comme on en parle aussi bien dans le Nouveau Testament que dans la mystique hindouiste.

Il semble toutefois que le poète se soit inquiété de cette prodigalité (toute relative!) de la parole, voire de la Beauté, et on en trouve le signe dans les refontes qu'il fera en 1986, dans *Le corps de l'infini* (poèmes 1968-1985, Triptyque) de quelques poèmes des premiers recueils. Il s'agit, avant tout, de soustraire. Ainsi, la belle phrase du *Retour*, citée plus haut : « Ces plaies qui nous ont guéris », devient « plaies qui nous ont guéris » – les exemples sont nombreux d'une telle correction –, sans qu'on puisse attribuer la suppression de l'article à autre chose qu'au désir ou au besoin de resserrer violemment l'expression. Plus frappante encore est l'opération quasi chirurgicale que Jean-Marc Fréchette pratiquera sur un assez long poème de *L'altra riva* qui commence ainsi :

*cet arrière-pays admirable nous le connaissions car les rochers bleus qui le liaient à la beauté extrême des rossignols parfois apparaissaient sous le fard des déesses alors la lumière jaune de l'arrière-pays s'allongeait comme une bête de faste les maisons...*

Dans la version ultérieure du *Corps de l'infini*, le poème commencera à « lumière jaune », plusieurs lignes de la fin seront également supprimées, et le poème se construira comme une suite de phrases détachées, toutes au présent – s'écartant donc de la nostalgie chaleureuse de la première version –, où la possibilité même d'une liaison causale (le « car ») s'évanouira. Comment ne pas lire les poèmes du *Corps de l'infini* et ceux qui paraîtront deux ans plus tard dans *La Sagesse est à l'orée* (1988, Tryptique), comme une sorte d'adieu à la première poésie de Jean-Marc Fréchette ? On parlera plus précisément d'un détachement, d'une ascèse, et on sera partagé entre deux sentiments contraires : le regret de plusieurs formes de beauté, d'une générosité de la parole, et d'autre part la sollicitation d'une poésie nouvelle, celle qui s'impose dans la nouvelle version du poème par la juxtaposition de phrases simples et, toutes au présent :

*la lumière jaune de l'arrière-pays s'allonge comme une bête de faste les maisons aux vitres pures de temps en temps allègent le voyage de quelque fumée légendaire le val s'étrangle dans la splendeur paresseuse – les oiseaux picorent...*

Une conversion, on le voit, s'amorce ici qui n'est pas sans rapport avec le retour au « christianisme » qui, écrit le poète, se fera « fin 1986 », c'est-à-dire un an

après les derniers poèmes du *Corps de l'infini*. Je dirai tout simplement qu'entre la conversion religieuse et la poétique se nouent des liens si étroits, dans l'œuvre de Fréchette, qu'il est impossible de les distinguer l'une de l'autre.

\*

Mais c'est bien le même poète qui nous accueille dans *Le psautier des Rois*. Le décor essentiel de sa poésie demeure le même, bucolique, pastoral (la ville est, au sens strict, inimaginable dans la poésie de Fréchette) : ange<sup>2</sup>, étable, village, troupeaux, bergerie, oiseaux, montagne, verger, neige, souvent de la neige. C'est là, on le voit de plus en plus clairement, un vocabulaire d'images plus que les éléments d'un paysage. Encore une fois, soulignons l'aspect convenu de ce vocabulaire. Convenus également, parfaitement convenus, les thèmes religieux des trois derniers recueils, auxquels les nonnes ou les séminaristes les plus confits en dévotion, les plus naïfs, souscriraient avec enthousiasme. Cette poésie n'a-t-elle donc à nous dire que l'éternelle sagesse, la persistante beauté, un peu affadie, de la fable mystique<sup>?</sup> La musique, les couleurs de la poésie de Fréchette, dit Robert Marteau, sont les mêmes « qui s'épanouissaient dans les temps fabuleux et absolument réels dont tu te fais le chroniqueur, comme si tu avais été là ; mais tu y étais : parce que l'âme et l'esprit ne butent pas sur les bornes du temps et de l'étendue mais se dilatent à l'infini et dans l'éternité ». Soit. Mais cette musique et ces couleurs, et surtout ces thèmes religieux, faisant irruption dans notre modernité, ont aussi une deuxième puissance, celle de l'inattendu. Si je lisais quelques poèmes du *Psautier des Rois* ou de *La porte dorée* dans une anthologie de la poésie française ancienne, et cela peut s'imaginer presque, je les recevrais comme naturellement, ils ne m'étonneraient pas comme ils le font dans les recueils de Fréchette. Ils sont ici, dans les circonstances présentes de leur apparition, dans ce vingtième siècle torturé par les doutes les plus divers, aussi totalement imprévus qu'il se peut. Je ne connais pas d'autres poètes qui aient accepté de se dépouiller pour accueillir une aspiration religieuse aussi évidemment ancrée dans le passé. Oui, certes, c'est bien une poésie de piété simple que nous lisons, et nous en retrouvons, dans les pages du *Psautier des Rois*, les images – pensons-nous d'abord – les plus fatiguées, celles que nous avons fuies au sortir du collège : le « *baiser de*

<sup>2</sup> Qui n'est peut-être plus celui de Rilke...

*l'Esprit-Saint*», «*Les chrétiens entrent / Sur la voie de Jésus combattant*», «*Il nous a tenus sur son coeur*», «*Il vit et nous console*». Qu'est-ce donc que cela, comment lirons-nous cela, nous les habitués de la poésie moderne, voire des grandes voix chrétiennes d'un Claudel, d'un Péguy ou celles, plus proches, d'une Rina Lasnier ou d'un Fernand Ouellette? Oserons-nous, après avoir lu Rimbaud et Mallarmé, nous laisser reprendre par cette éclatante naïveté, sans aucun repli de négativité?

Il y a une richesse de la poésie de Fréchette, qui naît d'une pauvreté; une gloire, issue de l'humilité; un retrait, par rapport au monde tel qu'il s'exhibe, qui est une présence – on n'osera pas dire une actualité, mot vulgaire. La demande formulée dans la prière à Marie de *La lumière du verger*: «Fais-nous pénétrer dans l'excès de l'existence», est bien une demande de notre époque, mais elle s'accompagne d'une condition – l'effacement: «un baiser brûlant qui nous efface» – indispensable que la conscience moderne a la plus grande difficulté à accepter, même à concevoir. La poésie de Fréchette nous présente à la fois cette grâce, et cette impossible demande. «Les humbles viendront, écrit-il dans *Le psautier des Rois*. / S'agenouillant dans l'herbe, / Ils recevront le pain lumineux / Et le vin vermeil.» La «vraie vie» ne passe plus par les sommets du défi, comme Rimbaud l'a vu, mais par le plus bas, le plus simple, le plus dépouillé: *l'herbe*.